

SUR LA PHOTO

MARIE-HÉLÈNE LAFON

—

SUR LA PHOTO

R O M A N

BUCHET • CHASTEL

© Buchet/Chastel,
un département de Meta-Éditions, 2003
18, rue de Condé, 75006 Paris
ISBN : 978-2-283-03711-9

*Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays*

À Dominique, Philippe, et Philippe

« LUI. – C'est moi. Un jour je me suis vu dans la rue comme ça. J'étais le chien. »

JEAN GENET,
L'Atelier d'Alberto Giacometti

La maison est grande. On n'habite pas toutes les pièces. Certaines, à l'étage, sont abandonnées après un temps plus ou moins long où elles ont eu un usage précis. Les objets s'y entassent. Dans la chambre dite des hommes les ouvriers agricoles ont jadis couché. Deux lits sont disposés tête-bêche le long du mur de gauche. La fenêtre donne sur le pré et la rivière. On ne l'ouvre plus. L'hiver on rentre là les géraniums. Ils sont rouges et roses et luisent contre la cloison de planches larges. Il y a aussi la chambre des fromages et la chambre à jouer, devenue chambre de la chaîne, dite ensuite chambre des oiseaux, chambre à donner ou chambre bleue. La maison est un grand corps de pierre et de bois. La nuit on l'entend craquer. Il vit, il meurt.

Personne ne fait l'amour dans la maison. Parfois il lui le fils reste les yeux ouverts, raide dans sa peur. Ensuite il s'endort. Il entend les mouches.

Dans la chambre des sœurs elles se cognent contre le papier de l'abat-jour, un papier orange imprimé de feuillages vert sombre. L'abat-jour est piqueté de chiures de mouches. L'été la fenêtre reste ouverte, la rivière entre dans la chambre avec le bruit du vent dans les feuilles de l'arbre. La chambre des sœurs est pleine aussi de l'odeur de l'herbe et des aboiements des chiens quand les phares jaunes des voitures trouent la nuit sur la route de l'autre côté de la rivière.

Les volets de la maison sont blancs. On les voit de loin. On voit la maison de loin. Elle est grosse et presque carrée. Elle a sept fenêtres en façade, trois au rez-de-chaussée, quatre à l'étage. L'arbre est un érable. Il mange la façade. Il la tutoie. Il est dans la maison, il fait corps avec elle. L'arbre et la maison vivent ensemble. On ne sait plus qui a planté l'arbre qui a construit la maison. On ne sait pas si ce sont les mêmes personnes qui l'ont fait. La maison et l'arbre n'ont pas d'histoire. Ils ne sont pas nobles mais ils ont beaucoup d'orgueil.

À la naissance de Louise, il lui Rémi, avait été comme un homme fou. Elle était menue, deux

kilos trois cent cinquante, pas même cinq livres de chair, chevelue et rouge et plissée, mouillée, laide. C'était la nuit, le 6 juin. Il avait trente-sept ans. Il la tenait dans ses mains. Il avait fait toutes les simagrées d'usage mais c'était déjà Louise. Pour ses deux ans il lui avait offert trois albums du Père Castor, la Vache Orange, la Vache Amélie et Poule Rousse. Elle préférait la Vache Orange. Elle suivait avec son doigt la ligne grise du corps du renard. Elle riait quand il s'étirait sous le poids de la vache malade. Son rire était de gorge, presque grave ; elle riait longtemps. Le renard n'avait pas de nom. Elle l'appelait Bébert.

Ils aimaient les matins de juin, l'aube encore tiède et laiteuse. Ils ouvraient la fenêtre. La fraîcheur indécise des choses coulait jusqu'à eux. Ils allaient sur le parquet, lui sous elle. Isabelle. Il mangeait ses cheveux, elle penchait la tête. Elle le regardait, elle le prenait dans son regard. Elle ne fermait pas les yeux. Il la tenait aux hanches, enfoncée. Elle bougeait à peine sur son socle. Elle faisait tout le travail. Il sentait sa force gainée autour de lui. Il avait mille ans. Un samedi, l'année de ses quatre ans, Louise s'était réveillée. Ils ne l'avaient pas entendue. Elle était venue dans leur chambre. Elle les regardait.

Elle tenait sa chienne Loulette dans ses bras. Ils s'étaient dépris. Ils l'avaient recouchée. Ils s'étaient rendormis.

Il conduisait Louise chez sa nourrice. Il avait aimé l'hiver de la première année, quand Louise ne marchait pas encore. Elle portait un manteau de laine rouge, souple et matelassé à l'intérieur, avec une capuche. Les manches étaient trop longues. Ses mains disparaissaient, elle disparaissait. Elle sentait bon. Elle était chaude contre lui. Son corps ne pesait pas dans le creux du tissu. Elle ne disait rien. Le jour était gris, la porte de Bagnolet bruyante, sale et dure. Ils étaient seuls, elle et lui, Louise et lui, à sentir le propre, le doux. Il aurait voulu fermer les yeux et l'emmener loin là-bas au bord de la mer bleue où ils iraient un jour les trois pour y vivre.

Le grenier de la maison bruit. Il est habité de bêtes furtives, des souris, des araignées. On y trouve des gisements. À gauche en entrant des jouets d'enfant, les poupons des sœurs, Laurent et Richard, bras et jambes torsés et têtes blêmes, les orbites badigeonnées de bleu vide, vêtus de barboteuses de laine, l'une verte, l'autre rouge,

et de chaussons assortis. Sous les poupons, en strates de fausse chair rose, dans un carton haut et profond, des débris de poupées dépecées, cheveux, robes, ventres, membres. Les poupées sont percées entre les jambes. Elles sont éparées. Au fond du carton c'est un fouillis de petits vêtements aux couleurs molles et passées, un enchevêtrement de rubans, de chaussures minuscules et orphelines.

En face de la porte du grenier, droit devant, au plus près, on entasse les Paris Match. Depuis plus de trente ans on les déverse là en piles incertaines qui penchent, menacent et finissent par céder, s'effondrent, coulent. Les années se mélangent. La poussière prend tout. Certains numéros ont été extraits du monceau, feuilletés et laissés sur le côté. Les grilles de mots croisés ont été remplies au crayon. Brigitte Bardot, Caroline de Monaco, Sylvie Vartan, Claude François sont en couverture. Le grenier échappe à l'ordre. On ne le nettoie pas. Les choses y reposent dans le silence, l'accablement des étés, le froid noir des hivers.

La porte du grenier pend et geint. Elle a creusé dans le plancher une rainure pâle. Elle résiste. Elle est incapable de discrétion. Elle annonce. Elle est percée d'une chatière.

Les chattes font parfois leurs portées dans le coin des outils et des ustensiles. On ne sait plus à quoi ont servi la plupart de ceux qui sont là. Certains sont cassés, d'autres comme neufs et protégés sous des piles de sacs vides. Le bois des manches est lisse et lustré. Les râpeaux n'ont plus de dents. La manivelle de la machine à couper les betteraves est peinte en bleu vif. Le travail s'est absenté de ces choses ; il les a laissées.

Il faisait les courses et la cuisine. Il aimait choisir, tâter, regarder, toucher, flairer, happer du regard. Il avait le goût des produits et des nourritures. Il inventait. Ses gestes étaient sûrs. Il éminçait, pilait, incorporait, mélangeait, mêlait, saupoudrait, évidait. Il tournait les sauces, il flambait les chairs, il saisissait, couvrait, nappait, vérifiait. Il amenait doucement à ébullition. Il avait la patience et la minutie. Si quelqu'un, Isabelle ou Renaud, se tenait là, dans la cuisine avec lui, il parlait peu, il se laissait voir, il écoutait. Les mots se déroulaient. Ils se déployaient, prenaient corps et place avec les odeurs, et les bruits d'eau, d'ustensiles, de cuisson, les chuintements, les frémissements,

les chocs, les crissements, au milieu d'eux. Il goûtait le vin avec Renaud. Ils buvaient à petits coups. Renaud s'asseyait à la table et croisait ses jambes, qu'il avait longues et maigres, sur le côté. Il fumait. Il aidait pour les légumes, ou l'ail, ou les échalotes, la ciboulette, le citron vert. Ses doigts étaient minces et il avait des gestes de seigneur.

Avant la naissance de Louise, ils partaient parfois ensemble, les trois, Isabelle, Rémi, Renaud, dans la 205. Ils allaient à la campagne, près de Paris, pour deux jours, dans d'infimes villages de Sologne ou du Vexin où ils trouvaient difficilement une chambre à louer. Ils marchaient dans les bois. Ils suivaient des chemins creusés par les roues des tracteurs. Ils s'arrêtaient, ils écoutaient, ils fumaient. Ils avaient un peu froid ; ou le soleil lent les caressait. Ils entraient dans les églises et s'arrêtaient devant un vitrail, un saint de plâtre bleu et rose, des stalles poussiéreuses. Ils surprenaient une femme en prière, sanglée de noir, qui tournait vers eux un visage usé. Ils mettaient des cierges. Ils allumaient des lumignons rouges ou blancs. Ils se brûlaient le bout des doigts et chuchotaient dans la clarté neuve. Isabelle se penchait, retenant ses cheveux d'une main posée sur la nuque. Renaud

logeait son grand corps dans le confessionnal. Il s'adossait, pliait les genoux et allumait une cigarette dont il recueillait les cendres dans le creux de sa main.

Dans la voiture Isabelle et Renaud parlaient. Renaud conduisait. Ils parlaient des autres, des gens, de leurs histoires, du travail, de la publicité dans le métro, des actrices. Ils racontaient le monde. Isabelle était née et avait grandi à Marseille. Du sang sicilien coulait dans ses veines, loin, sous sa peau blanche. Sa voix chantait. Elle était institutrice spécialisée et s'occupait d'enfants trop grands, déjà cabossés ; ils apprenaient le français, les mathématiques, le carrelage, le pressing ou la maroquinerie en marge de collèges dont les autres élèves les toisaient de toute la hauteur de leur normalité officielle et reconnue. Elle disait que son métier était de réparer les enfants. Il aimait s'asseoir derrière eux, posé calé sur le bord de la banquette, coudes et genoux écartés ; il respirait leurs odeurs, mêlées ; tabac, shampoing, laine, Calvin Klein, Kenzo, corps frais. Isabelle se tournait vers lui, le torse menu pris dans la ceinture, les seins séparés. Elle riait. Ses dents étaient petites et pointues dans sa bouche rose et mouillée.

La salle de bains de la maison est une pièce neuve. On a abattu les anciennes alcôves qui ouvraient sur la cuisine. L'espace ainsi dégagé a été divisé en deux pièces identiques, sans fenêtre, le débarras et la salle de bains. Les murs de la salle de bains sont crépis et peints en jaune, comme la cuisine et le couloir. La salle de bains a une peau au grain grumeleux qui se grave dans le gras de la paume si l'on appuie sa main, longtemps et fort, sur le mur. On peut s'amuser ainsi. On peut aussi fixer sans ciller les nœuds du bois de la porte. Ils dessinent des figures, des bêtes à trois pattes, une trompe d'éléphant, un profil d'homme à lunettes sans menton, une grosse mouche carrée, une feuille de chou. C'est inépuisable. Il suffit de rester enfermé dans la salle de bains, comme par exemple quand il y a des invités ou des visites et que les gens sont dans la cuisine et que l'on ne veut pas sortir parce qu'il faudrait dire bonjour.

Dans l'armoire de toilette de la salle de bains, au-dessus du lavabo, sont les produits de femme. Les affaires des hommes, rasoirs, mousse à raser et lotion après-rasage, sont

visibles, posés sur la tablette de verre à côté des brosses et des peignes où se mêlent tous les cheveux collés par le suint des têtes. On cache les affaires des femmes. Les bâtons de rouge à lèvres, le tube de fond de teint, la poudre dans un boîtier ovale qui s'ouvre sur un miroir ennuagé de rose chair, le crayon à paupières, et les pinces à épiler, et le vernis à ongles, le tube de crème Nivéa, l'eau de Cologne Mont-Saint-Michel. Tout est usé, terminé, racorni, sec, fini, à bout. Il faut tirer d'un bref coup net pour ouvrir la porte et toujours quelque chose tombe que l'on remet dans le fouillis, n'importe où. Les produits de femme sentent le lait chaud et le vieux sucre.

Les brosses à dents sont à tout le monde. Elles s'ébouriffent dans un gobelet bleu posé sur le bord de la baignoire, au coin. On trouve parfois sur le tabouret des vêtements ni propres ni sales déversés là dans le jaune où les corps ont été nus. Les gants et les serviettes sont en tas, humides, amassés, roses, blancs, vert pâle, plus ou moins chiffonnés sur deux barres de métal fixées au mur. Deux lettres mêlées, un C et un L, marquent en rouge, au point de croix, d'anciennes serviettes nid-d'abeilles blanches, presque transparentes par endroits à

force d'usure, si douces qu'elles sont au visage comme une seconde peau.

La fille de la nourrice marocaine de Louise s'appelait Nadia. Elle avait quinze ans. Elle était la dernière enfant ; les autres, deux garçons et trois filles, étaient partis depuis longtemps. Elle donnait du souci à sa mère. La nourrice parlait avec Isabelle, le soir, parce que le soir on est moins pressé que le matin. Elles prenaient le temps, Isabelle s'asseyait dans la cuisine. Elle lui racontait, tu es comme mes filles, mais je les vois jamais, elles sont trop loin, à toi on peut te dire. Le jeudi était le jour du pain. Elle en donnait à Isabelle, deux ou trois galettes plates, molles et chaudes, roulées dans un sac en plastique bleu, transparent, bruissant et léger. Il aimait ce pain. Il l'attendait. Il le mangeait debout en écoutant Isabelle.

Nadia avait le portable, et les vêtements qu'elle voulait, mais souvent elle claquait la porte de la chambre, elle refusait de parler arabe avec son père et elle ne disait pas où elle allait. On ne savait pas où elle était avec d'autres filles, ses amies, qui riaient fort et montraient leur nombril

et fumaient. Nadia aussi fumait, pas à la maison, ni dans sa chambre, mais dehors. Elle mentait beaucoup. Les garçons, les hommes la regardaient. Ils sentaient qu'elle n'avait pas peur. La mère aussi le sentait. Elle ne comprenait pas. Elle disait à Isabelle, toutes ses poupées sont dans la chambre encore, elle veut les garder, elle dort avec ses poupées. À l'école elle ne travaillait pas, parfois elle n'y allait pas, les parents recevaient des courriers, ils étaient convoqués. Si on en parlait, elle criait que ça ne servait à rien, qu'elle n'aurait pas un vrai métier avec des études. Nourrice, ça n'était pas un vrai métier.

Le matin, quand il arrivait avec Louise, Nadia était dans la cuisine, en nuisette de coton à fines bretelles, pieds nus, les ongles des orteils peints de couleurs sombres et brillantes. Elle buvait du café clair dans un bol à pois rouges. Ses cheveux étaient détachés. La blondeur du sommeil coulait d'elle. Elle posait sur lui ses yeux noirs. Il sentait sur son cou, sa nuque, ses mains, ses hanches, le désir sûr d'une femme. Il ne la regardait pas. Elle se levait, elle marchait sur le carrelage, ses jambes étaient longues, ses cuisses dorées, rondes, chaudes, jeunes. Elle embrassait Louise. Louise riait avec elle. Les seins de Nadia se tendaient devant lui, neufs, le mamelon rose,

dur, sucré. Elle le savait. Elle prenait Louise contre elle. Il s'en allait dans le froid.

Les chaussures sont dans le couloir, derrière la porte, sur le carrelage. Elles jonchent. Des bottes en caoutchouc, vertes, à haute tige, pointure 42 ou 43, 37 ou 38, à semelles épaisses, creusées de nervures géométriques, couchées ou dressées contre la cloison jaune. Des pantoufles d'hommes ou de femmes, trois ou quatre paires, indifféremment usées, luisantes à l'emplacement du talon, parfois boursouflées ou crevées à l'endroit du gros orteil. D'autres sortes de chaussures encore, plus indéfinissables, sans sexe ni appartenance clairement établis. La présence intempestive d'un jeune chien ajoute à la confusion. Une chaussure manque. On la retrouve derrière la maison, dans le chemin, ou au coin du jardin. Deux ou trois pantoufles, déchiquetées, portent les stigmates. Plusieurs paires de bottes ont été découpées à la base de la tige. L'opération semble avoir été pratiquée d'une main hésitante, ou avec un couteau mal aiguisé. On ne voit pas de chaussures d'enfant dans le couloir.

Les sœurs sont deux. Leur chambre est petite et n'a qu'une fenêtre. Elles dorment dans le même lit et se disputent beaucoup à ce sujet. Il dort seul dans la grande chambre au-dessus de la cuisine. Son lit fait face aux deux fenêtres. C'est un lit de bois sombre, haut sur pied. Son lit est comme une bête. Il dort dans la gueule de la bête, dans son ventre noir et lustré. Le papier peint est imprimé de grosses fleurs orangées qui pendent. Elles sont molles ; elles se penchent sur lui et veillent en silence ; elles lui font du bien. Il y a dans la grande chambre un autre lit, bas et large, recouvert d'une lourde pièce de tissu dans des tons brouillés de vert olive et de mauve. On ne dort pas dans ce lit. Il ne sert à rien. On n'y touche pas. Il est comme un mort.

Les deux fenêtres de la chambre donnent sur la cour, le jardin, plus loin les prés et à bout d'horizon un promontoire de roche, crêté d'une chapelle, qui ferme la vallée. On entend la rivière dans le creux. Pas d'autres maisons. Le moutonnement des bois. Le ciel. Le ciel strié de fils électriques noirs, épais, où se rassemblent les hirondelles à la fin du mois d'août. Elles vont s'en aller. Il les compte. Elles sont serrées et graves. Les jeunes sont nées dans la grange, et

ne savent rien d'autre de l'air, de ses vertiges, de ses gouffres, de sa volupté, que ces bribes de ciel hachées de leurs cris pointus, les soirs d'été, de la grange à la maison, de l'arbre au toit de la laiterie. Un jour il partira lui le fils.

Il vernissait les ongles d'Isabelle. Elle abandonnait ses mains, ses pieds. Il aimait que l'odeur du produit coule à l'intérieur de lui, rose et nacrée. Il se laissait prendre et envahir. Isabelle ne regardait pas, elle faisait confiance, elle donnait le corps. Elle avait choisi les couleurs, des rouges, des bruns. C'était le matin, dans la lumière du jour. Il se penchait. Il ne parlait pas. Il respirait, il pensait à des choses très douces et chaudes, au-dedans du ventre des femmes, à la peau diaphane qui bleuit et bat à l'intérieur du poignet, à la blancheur des hanches. Il entendait la voix d'Isabelle, au bord de lui. Il s'appliquait, il soufflait sur le vernis, ils attendaient qu'il sèche.

Il avait des rites de bouche. Les mandarines de novembre qui luisent dans le sombre des hivers et parfument les mains ; les galettes de janvier ; le gâteau mollet du dimanche de

Pâques ; les pêches duveteuses des étés de Fraïsse ; la glace au caramel avec les premiers thés d'automne. Noël était le temps du chocolat onctueux longuement tourné dans la casserole à fond épais. Renaud disait, c'est le divin nectar le Messie de velours le petit Jésus en culottes d'organdi et chemise de soie. Isabelle se moquait. Dans la maison de la porte de Bagnolet, il avait voulu une cheminée. Il aimait les feux bas et têtus. Il pensait qu'un jour il serait vieux, assis immobile dans l'orbe du feu rouge. Il s'approchait. Il cuisait ses mains, son dos. Il était la bête qui attend.

Il avait son banc dans la cour Carrée du Louvre. Il fermait les yeux et devinait sous le braiment de la ville la coulure velue du fleuve. Les éléments venaient à lui. Le monde était en ordre sous le dais du ciel. La lumière appartenait ; l'air aussi, que griffait le jet d'eau maigre du bassin central. Il ne voyait pas les gens. Il se tenait là pour être seul. Sous ses pieds, accroupi et mafflu, le château s'enroulait autour de son donjon blanc. Lucas Cranach, Pieter de Hooch, Albrecht Dürer, et Paolo Uccello attendaient aux murs du labyrinthe. C'était une autre ville dans sa ville. Il y respirait largement, à pleine peau, et s'étonnait de voir en toutes saisons une

herbe rare et merveilleuse pointer aux interstices des pavés.

La chaise d'enfant est haute sur pattes, peinte en jaune pâle. On peut la transformer en une table basse solidaire d'un siège équipé de roulettes. Elle a servi pour les deux sœurs et pour lui le fils. Ensuite elle est restée sur le palier de l'étage, contre le mur. On l'a oubliée. On ne la voit plus. Des choses s'entassent sur elle en équilibre précaire, des paires de chaussettes propres ou du linge à repasser, des journaux, une lampe de poche. Elle a une sorte d'indécence à être jaune et à leur parler ainsi d'enfance à eux, les sœurs, le frère, qui grandissent, ont grandi, et ne veulent pas voir les traces de l'état ancien, de la grande faiblesse dont ils ont réchappé, rescapés et comme surpris de l'être, armés et fourbus, ramassés et défaits, avides du monde et chargés de terreur. On ne remise pas la chaise au grenier. Avec les vieux jouets. Elle est un meuble. Elle a un usage. On garde aussi la luge, sous la table, dans le couloir d'en bas.

La photo d'Oscar rutilé sur la télévision dans un cadre doré. Oscar est de race indécise. Sur

la photo il a six mois et frétille d'abondance, la queue en panache, sous l'arbre, dans la cour, à côté du portique. La balançoire pend à sa droite. Roux et blanc, le poil fourni, il se détache très nettement sur le mur du jardin tapissé de mousse brune et de lichens. Derrière Oscar, sur la gauche, on voit trois poules terrées dans la poussière chaude, deux grises et une noire. Oscar est le premier chien à avoir été ainsi photographié. À ses pieds un ballon à damiers rouges et blancs, visiblement crevé ; Oscar joue au football. Il arrête les tirs en sautant, avec le poitrail, le front, la gueule. Il rapporte la balle et la dépose aux pieds de son partenaire et attend avec ferveur, sans aboyer. Il attend avec les yeux, le corps tendu. Oscar n'aboie pas. Il sait gober les œufs. À sa mort il sera enterré dans l'allée du jardin.

Avant la construction de la salle de bains, pendant des années, on a baigné les trois enfants à la cuisine dans une grande bassine ovale, en plastique vert amande, munie de deux fortes poignées. Désormais on l'utilise à la laiterie. On y met à tremper des pièces de l'écrémeuse ou les longues bandes de linge qui enserrant la tome fraîche des saint-nectaire dans les moules en bois. Le plastique de la bassine est usé. Il

s'écaille par endroits et devient rêche comme la peau des vieilles gens. Quand la bassine est vide, on la renverse et elle coiffe la pile de seaux en fer-blanc rangés à droite de la chaudière, près du robinet. La laiterie est régulièrement passée à la chaux. Elle est en ordre. Elle est voûtée. Elle luit d'une clarté pâle. Elle s'ouvre comme un boyau.

Il avait plusieurs corps en un seul. Il était très composite. Ses bras, ses épaules, sa poitrine étaient restés d'un adolescent, étroits et minces. Ils avaient quinze ans. Ils s'étaient refusés à l'étreinte des femmes, à la force qui enveloppe, aux têtes nichées, à la toison. Il était lisse. Il jouait parfois pour lui seul à durcir son biceps, à le faire rouler, à le tâter du bout des doigts, à le reconnaître, à se prouver qu'il était là, qu'il existait comme chez les autres, les hommes, les larges, les, ils, ceux qui emportent les femelles pantelantes, abasourdies par l'appel profond de l'espèce, avides de sueur, prêtes à lécher, serrées, serrées, écrasées, broyées, fondues dans l'homme, dans la perte d'elles-mêmes, les femmes, les jeunes filles, les vieilles, les fillettes

hissées sur les épaules des papas à la fête foraine.
Toutes.

Ses mains étaient longues. Ses mains étaient labiles. Ses poignets minces. Il avait de beaux gestes, inattendus, élégants. Parfois, adossé sur une chaise, à la maison, ou au café, ou dans certaines maisons familières ; avec Isabelle, avec Renaud, avec les deux, ou d'autres, quelques-uns, rares, des amis de Renaud, des cinéastes des photographes, des gens différents de lui, pas des ingénieurs ni des professeurs ni des médecins ni des contrôleurs de gestion ni des experts-comptables ; parfois, devant eux, devant ceux-là, avec eux, mais il ne savait pas qu'il le faisait, il se renversait en arrière, légèrement, il couvrait ses épaules de ses mains trop longues, coudes croisés sur la poitrine. C'était pour mieux entendre, pour se tenir chaud, pour se sentir, pour sentir ses os, pour se bercer.

Ensuite un autre corps commençait. Son ventre, sa taille, ses hanches étaient charnus. Ses fesses hautes, rondes, tenues. Elles convoquaient impérieusement le regard, la caresse. À la croisée du sexe il buissonnait, brun, velu, la verge et les bourses changeantes, violines, framboise écrasée, pâles et roses, cuivrées dans l'abandon, fauves, invraisemblables. Les cuisses, les

genoux, les mollets, comme les mains, les bras, le cou, étaient d'un christ en croix, jouissant, en plein ciel, définitivement luxurieux, sous le regard des femmes en prière, femmes au sexe fermé, replié, refusé, impossible, interdit. Ses pieds étaient franciscains, rompus à l'ascèse des chemins. Vêtu, il était famélique. Nu, il s'incarrait. Il emplissait les mains. Il aimait être nu. Sur sa nuque s'arrondissait une courte boucle de cheveux noirs, lisses. Il s'était dégarni très tôt. Il avait de longs cils de fille et des yeux de vache, immenses, mouillés. On se perdait dans ses corps.

Il est le frère. Elles sont les sœurs. Ils étudient, les trois ; ils vont au pensionnat. Le samedi ils reviennent par le car. Leurs sacs sont pleins de linge sale. La machine à laver tourne longtemps. Elle mugit pendant l'essorage. Elle proteste. De l'eau suinte sur le carrelage. Les sœurs vocifèrent. Il entend tout. Il est dans la chambre, au-dessus de la cuisine. Les sœurs essuient. Il sait comment elles se penchent, comment les tissus des vêtements se tendent sur leurs gros corps, comment elles se

plient. Elles tordent la serpillière dans l'évier. Ça coule gris. Elles étendent le linge, dans le jardin s'il fait beau. Le portail du jardin grince. Par la fenêtre il voit les sœurs dans l'allée. Elles prennent le linge dans la corbeille de plastique beige. Elles sont courtes, massives, brunes, carrées, incompréhensibles. Elles font tout par deux. Elles ont quinze et quatorze ans quand il en a onze.

Quand il ne fait pas beau le linge sèche dans la maison. Il est étendu au-dessus de la cuisinière. On voit les vastes culottes des sœurs, en coton, à fond blanc, vaguement imprimées de fleurs ou de motifs géométriques. On voit aussi ses slips. De couleur unie. Il a honte. Les trois paires de jeans pendent, jambes écartées. Le dimanche soir les sœurs repassent. Elles impriment aux pantalons un pli qu'elles écrasent en appuyant fort. Quand le linge a séché dans la cuisine, il sent les nourritures, les légumes de la soupe, les pommes de terre sautées, le beurre cuit. Il reconnaît tout. Le soir, au dortoir, il tend le jean sous le matelas, à plat pour faire disparaître le pli ; et pour que l'épaisseur du matelas avale les odeurs. Il espère un miracle ; c'est inutile. Il sent le chou, ou les poireaux. Il le sait. Il est dans son remugle.